

Zola et la crise

par Christophe REFFAIT

(Université de Picardie – Jules Verne,
CERR/CERCLL)



Pèlerinage de Médan 2011

Il est une question que nous pouvons avoir à l'esprit aujourd'hui, en nous transportant à Médan. Cette question est de savoir en quoi l'œuvre d'Émile Zola peut nous aider à penser la crise – cette crise économique, politique et sociale qui s'est ouverte avec la crise financière de l'automne 2008. Comme on nous entretient tous les jours de cette crise, nous pouvons aussi en parler le dimanche. Et comme le parc de Médan a toujours brui du vacarme contemporain, ce n'est pas ici un sujet incongru. Et puis nous sentons tous que cette crise, qui nous fait sans cesse balancer entre l'espoir d'un rétablissement et le sentiment d'une décadence continuée, cette crise qui nous donne l'impression que l'économie est une nature échappant à tout gouvernement, c'est un sujet qui appartient de plein droit à Zola.

Évidemment, on peut nous dire : attention aux anachronismes. Le monde économique d'aujourd'hui n'est pas celui du XIX^e siècle. Des experts nous expliquent qu'en 2008, il faut un marché financier extrêmement intégré et des produits financiers très complexes, pour que l'incapacité de milliers d'Américains à rembourser leurs crédits immobiliers déséquilibre la finance mondiale. De même, bien que tout le XIX^e siècle ait pu lire à travers les cours de la rente la manière dont la Bourse s'instituait juge du politique¹, les contemporains de Zola ne pouvaient imaginer qu'un jour les marchés financiers auraient à juger et à s'affoler du possible défaut de paiement de nations entières. Donc il est vrai que si nous nous arrêtons à l'immensité du cas ou à la technicité des mécanismes, l'époque de *Germinal* ou de *L'Argent* paraît loin, et notre crise dépasse toute amplification zolienne. Mais il y a d'autres experts qui nous expliquent que la dérégulation de la finance depuis les années 1980 nous a ramenés dans un contexte comparable à celui de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle, un contexte propice aux effets d'emballement et de panique. Et qu'il n'y a pas tant de différence entre la finance internationalisée d'aujourd'hui et la finance du temps de Zola, du fait que sous le règne de l'étalon-or, toute une partie de l'Europe financière se trouvait *de facto* intégrée. Donc l'anachronisme n'est pas si grand, du point de vue de la technologie financière elle-même.

Par ailleurs, nous avons dernièrement entendu des économistes et de grands noms de la philosophie politique nous expliquer que la crise immobilière, bancaire et financière qui a éclaté en 2008 et se prolonge aujourd'hui est d'abord une crise de la répartition des revenus². Ils se réfèrent eux-mêmes, *mutatis mutandis*, au XIX^e siècle. Et en effet, s'il est un siècle qui a vu que le « doux commerce » théorisé par le XVIII^e siècle avait son antithèse, s'il est un siècle qui a mesuré les déséquilibres économiques au lieu de l'équilibre idéal, s'il est

¹. Voir par exemple le point 3, « Politique de la Bourse », de l'Introduction du *Manuel du spéculateur à la Bourse* de Proudhon. Pierre-Joseph Proudhon, *Manuel du spéculateur à la Bourse* [1854], Garnier frères, 3^e éd. signée et augmentée, 1857, 499 p.

². Voir Amartya Sen, *L'idée de justice* [2009], Flammarion, 2010. Et voir Pierre Rosanvallon, *La société des égaux*, Paris, Seuil, 2011 et l'intervention de l'auteur sur France culture (« La rumeur du monde ») le 24 septembre 2011.

un siècle qui a constaté la misère en regard de la prospérité, c'est bien le XIX^e siècle³. Or parmi la littérature de ce siècle qui a peint les inégalités, qui a tiré le portrait de la misère et qui a compris l'importance de la spéculation, la part de Zola est aussi grande que celles de Balzac et de Hugo, et elle est peut-être plus grande dans l'analyse des crises.

Exemple de pertinence du roman zolien qui déjoue le risque d'anachronisme. Dans le numéro de novembre 2009 de la revue *Esprit*, consacré à la crise, le philosophe Jean-Pierre Dupuy explique en quoi consiste le « catastrophisme éclairé » qu'il prône pour juger de l'activité financière⁴. Il s'appuie sur les travaux du mathématicien Benoît Mandelbrot pour avancer que les phénomènes de spéculation sont de nature fractale et que dans un environnement de cette nature, les spéculateurs doivent comprendre que le moment où l'euphorie paraît la plus justifiée est mathématiquement celui où la crise est le plus proche⁵. Lionel Dupuy utilise inversement les travaux de Peter Thiel pour prouver que l'extrême optimisme des spéculateurs qui s'est traduit, avant la crise des *subprimes*, par la survalorisation des titres, était le produit d'un véritable catastrophisme refoulé.

Mais ces vérités désormais mathématiques, outre qu'elles satisfont le sens commun, nous savons que Zola les a déjà formulées à sa manière dans un roman comme *L'Argent*. Lorsque le boursier pessimiste Moser déclare :

Quand tout marche trop bien, c'est que tout va craquer.⁶

Ou bien lorsque le narrateur commente l'apogée de la Banque Universelle :

Désormais, on annonçait tout haut la catastrophe finale, et on montait quand même, on montait sans cesse, par la force obstinée d'un de ces prodigieux engouements qui se refusent à l'évidence.⁷

Cette antinomie constitutive de la spéculation, ce *je sais bien, mais quand même* qui emporte des pays entiers, Zola l'a donc montrée en 1890 dans plusieurs chapitres de son roman ; roman désormais connu de toute une génération d'élèves de classes préparatoires scientifiques – ce qui est une bonne chose puisqu'une partie d'entre eux entrera peut-être dans la banque pour y créer des produits financiers ou des modèles d'analyse.

La question de l'anachronisme se dissout donc dans le fait que le roman en général déborde de sens. De la même façon que des dialogues de Diderot peuvent être surprenants pour des biologistes⁸ ou des pages de Renan étonnantes pour des physiciens de l'atome⁹, le roman a ceci de puissant par rapport aux modèles statiques de l'économie qu'il est en soi une petite économie dynamique et individualisée pleine de pertinence. Il est infiniment plus complexe et raffiné que les modèles sociologiques ou psychologiques au moyen desquels la théorie économique essaie aujourd'hui d'amender ses équations. Et les romans de Zola en particulier ont une double pertinence : à la fois littérale, document oblige, et métaphorique.

³. Voir Albert O. Hirschman, « Douceur, puissance et faiblesse de la société de marché » [1982], in *L'économie comme science morale et politique*, Paris, Seuil-Gallimard « Hautes études », 1984, p. 11-42.

⁴. Jean-Pierre Dupuy, « De la certitude d'être surpris », *Esprit*, novembre 2009, p. 47-55.

⁵. Benoît Mandelbrot, *Une approche fractale des marchés*, Paris, Odile Jacob, 2004, cit. in Jean-Pierre Dupuy, *art. cit.* Voir aussi l'entretien avec Benoît Mandelbrot dans *Le Monde* des 18-19 octobre 2009, p. 11, sur la critique des modèles théoriques du risque utilisés dans la banque.

⁶. Émile Zola, *L'Argent* [1891] chap. X, in *Les Rougon-Macquart*, vol. V, éd. Henri Mitterand, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, p. 312.

⁷. *Ibid.*, chap IX, p. 293.

⁸. Denis Diderot, *Le rêve de d'Alembert* [1769], Paris, Garnier-Flammarion GF, 1985, par exemple, p. 102-113, sur le développement de l'embryon et la métaphore à la fois génétique et neurologique du « faisceau ».

⁹. Ernest Renan, « Les sciences de la nature et les sciences historiques - à M. Marcellin Berthelot », *Revue des deux mondes*, 15 octobre 1863, p. 761-774. Voir en particulier, p. 763-766, sur la hiérarchie des sciences dans l'étude du passé, et p. 767-768, sur la physique moléculaire et la chimie.

Dans d'excellents articles économiques, notamment ceux du quotidien dont Médan accueille aujourd'hui le directeur, on nous explique le mécanisme de la crise actuelle¹⁰ : les États souffrent crûment de leur endettement parce que leur croissance est trop faible ; ils s'en remettent à des politiques d'austérité budgétaire qui elles-mêmes entravent leur croissance ; et la croissance est d'autant plus faible que les institutions de crédit, fragilisées par la faillite des prêts hypothécaires américains et exposées au risque des dettes souveraines, prêtent moins. Ce cercle vicieux, nous le trouvons sous sa forme littérale chez Zola : c'est le schéma de la crise houillère de *Germinal*, cette crise de la croissance et de la demande dont Zola a trouvé l'explication dans un livre d'Amédée Burat ou dans le rapport Ducarre sur la crise de 1872-1873. C'est le mécanisme qu'il résume en termes télégraphiques dans ses notes sur *La Science économique*, d'Yves Guyot : « Les capitaux immobilisés perdant leur pouvoir d'achat. Les demandes ne se faisant plus, et la stagnation. Des usines se ferment, trop de concurrence ». On a produit, on a immobilisé son capital pour produire, mais la consommation est en panne ; il faut donc écraser les coûts pour réveiller la demande.

Mais surtout, il y a dans *Germinal* deux pages centrales et troublantes qui métaphorisent ce cercle vicieux. Ce sont les pages sur le couple Hennebeau, le directeur de la mine et sa femme, les pages sur le « malentend[u] de la chair » qui les sépare¹¹. La sensuelle et dépensière Mme Hennebeau fuit l'austère gestionnaire, qui tout en la désirant se « [réfugie] dans sa froideur menteuse d'homme administratif ». Manière de figurer le paradoxe qui voit la croissance, la consommation, la dépense se dérober devant l'austérité budgétaire qui pourtant la convoite. La situation intime des Hennebeau illustrerait donc la crise de la demande qui frappe Montsou. Et si nous cherchions ailleurs une métaphore zolienne de l'inégale répartition des profits entre le travail et le capital, puisqu'on nous dit qu'elle est au fond de la crise actuelle, nous la trouverions dans *Travail*, allégorisée par Fernande, cette goule qui boit l'argent tiré de l'Abîme par son mari Delaveau pour le dilapider avec son amant oisif Boisgelin. La pertinence du roman zolien est donc évidente, lorsqu'on s'abandonne aux charmes un peu âpres d'une lecture tout économique de chaque situation romanesque. Le risque d'anachronisme laisse la place à l'écueil de la surinterprétation.

Lorsqu'on pense à la représentation des crises dans le premier Zola et dans *Les Rougon-Macquart*, on songe d'abord bien sûr aux crises physiologiques et morales des personnages. Le naturalisme, esthétique du spasme et du détraquement, développe une vision pathologique de l'individu et fait du récit romanesque une réécriture des mythes de la chute : cela est bien connu. Mais ce qui doit nous intéresser chez Zola est que cette anthropologie et ce modèle narratif s'adossent d'emblée à la notion de répétition. Zola ne conçoit pas de crise physiologique qui ne soit récurrente. Toute l'économie des brefs chapitres de *Thérèse Raquin* est gagée sur le retour des nombreuses crises nerveuses de Thérèse et Laurent. Ce ne sont pas des crises ponctuelles, comme les « crise d'attendrissement » et autre « crise de maternité » de Nana. Il s'agit au contraire de « crises périodiques¹² », comme le dit le texte de *Thérèse Raquin*, qui réapparaîtront chez Marthe dans *La Conquête de Plassans* ; en mineur chez Valérie dans *Pot-Bouille* et chez Jeanne dans *Une Page d'amour* ; en majeur et de manière vraiment orchestrale dans *La Joie de vivre* – car dans ce roman, les crises « d'épouvante et d'ennui » de Lazare, les crises de nerfs de Mme Chanteau et même les crises de dépit de Pauline viennent s'inscrire dans la succession serrée des crises de goutte de M. Chanteau, toute la vie humaine apparaissant, sur fond de ressac obsédant de l'océan, comme une sinusoïde de crises.

Ce qui est intéressant chez Zola est que cette physiologie de la crise périodique s'élève à l'abstraction pour fonder d'abord une vision du politique. C'est à travers les crises d'hystérie

¹⁰. Voir par exemple *Alternatives économiques*, « Comment la crise change le monde », n°304, juillet-août 2011.

¹¹. Émile Zola, *Germinal*, partie IV, chap. I, in *Les Rougon-Macquart*, vol. III, éd. Henri Mitterand, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1964, p. 1305-1306.

¹². Émile Zola, *Thérèse Raquin* [1867], chap. XXII, éd. Robert Abirached, Paris, Gallimard, folio « classique », 2001, p. 201.

de Tante Dide et la « nervosité de femme » de Maurice que se disent le début et la fin d'un régime, le Second Empire, qui est lui-même pensé comme un « cercle fini », comme un cycle¹³. Ce modèle cyclique s'impose ensuite bien sûr à l'œuvre du romancier, et nous voyons bien que les crises d'angine de poitrine du docteur Pascal, à la fois fatales et maîtrisées, dont il sait prévoir la récurrence et même la létalité, préparent la fin du cycle romanesque en même temps qu'elles sont homogènes au modèle biologique qui l'a constitué. Enfin bien sûr, et c'est là que nous voulons en venir, cette conception périodique des crises, ce modèle cyclique d'inspiration biologique, s'applique à l'ordre économique dans l'œuvre de Zola.

On le voit très bien quand le romancier ouvre une chemise intitulée « Ma crise », dans le dossier préparatoire de *Germinal*, désormais si facile à consulter grâce au travail considérable de Colette Becker en collaboration avec Véronique Lavielle¹⁴. Lorsqu'il prend des notes sur le livre d'Yves Guyot intitulé *La Science économique*, Zola écrit en exergue : « crise tous les dix ans¹⁵ ». Quand il prend des notes sur le livre d'Amédée Burat sur la *Situation de l'industrie houillère en France en 1863*, il « imagine » pour son roman « une crise sur l'industrie, une de ces crises décennales, dont on parle »¹⁶. Cette idée de récurrence des crises est encore plus nettement formulée dans *L'Argent*, cinq ans après *Germinal*, notamment dans le commentaire du krach boursier qui se trouve à la fin de l'avant-dernier chapitre :

C'était l'épidémie fatale, périodique, dont les ravages balaient le marché tous les dix à quinze ans, les vendredis noirs, ainsi qu'on les nomme, semant le sol de décombres. Il faut des années pour que la confiance renaisse, pour que les grandes maisons de banque se reconstruisent, jusqu'au jour où, la passion du jeu ravivée peu à peu, flambant et recommençant l'aventure, amène une nouvelle crise, effondre tout, dans un nouveau désastre.¹⁷

Au moment où Zola écrit *Germinal* ou *L'Argent*, la théorie économique de la périodicité des crises n'est pas très ancienne. Le livre de Guyot s'appuie vraisemblablement sur les travaux de Clément Juglar, qui a publié en 1862 un ouvrage intitulé *Des crises commerciales et de leur retour périodique*, avec une seconde édition augmentée en 1889¹⁸, un an avant *L'Argent*. Schumpeter, que vous connaissez comme un grand économiste des cycles au XX^e siècle, considérait Juglar comme un précurseur de Kondratieff et le classait « parmi les plus grands économistes de tous les temps¹⁹ ». Et ce qui est intéressant pour nous est que la théorie des crises périodiques de Juglar est nourrie du même biologisme que la pensée de Zola. Juglar est médecin de formation, grand admirateur de *l'Introduction à la médecine expérimentale* de Claude Bernard et il déclare vouloir, par « l'observation seule des faits », montrer que les crises sont « comme les maladies », qu'elles sont annoncées par certains « symptômes », qu'elles dépendent de certaines « prédispositions » et qu'elles ne s'inscrivent peut-être pas dans une régularité, mais du moins toujours dans une périodicité²⁰. Du fait de leurs visions et méthodologies communes, Émile Zola et Clément Juglar

¹³. Émile Zola, préface du 1^{er} juillet 1871 à *Thérèse Raquin*, in *Préfaces des romans français du XIX^e siècle*, anthologie par Jacques Noiray, Paris, Livre de poche, 2007, p. 354.

¹⁴. « Ma crise », ms 10308, f°326-328 ; mais il faut considérer en fait les f° 325 à 340 comme le même ensemble de notes. Émile Zola, dossier de *Germinal*, *La Fabrique des Rougon-Macquart*, Édition des dossiers préparatoires, publiés par Colette Becker avec la collaboration de Véronique Lavielle, Champion, « Textes de littérature moderne et contemporaine », vol. V, 2011, 1168 p.

¹⁵. Dossier préparatoire de *Germinal*, Ms 10308, f° 326.

¹⁶. *Ibid.*, f° 330.

¹⁷. *L'Argent*, *op. cit.*, p. 361.

¹⁸. Clément Juglar, *Des crises commerciales et de leur retour périodique en France, en Angleterre et aux États-Unis*, 2^e éd., Guillaumin, 1889.

¹⁹. Joseph A. Schumpeter, *Histoire de l'analyse économique* [1954], trad. sous la dir. de J-L Casanova, t. III, Gallimard, « Tel », p. 483.

²⁰. Clément Juglar, *Des crises commerciales...*, *op. cit.*, p. X, 4 et 28.

produisent d'une part une représentation romanesque, d'autre part une théorie statistique des crises qui sont contemporaines et jumelles.

Le problème qui se pose alors est de savoir comment on sort de la crise ; mais aussi comment on peut s'extraire de cette conception périodique. Ce problème, c'est le nôtre aujourd'hui. La rédaction de la revue *Esprit*, dans son numéro de novembre 2009, soulignait qu'il serait urgent de nous déprendre d'une lecture purement économique et financière de la crise parce qu'une telle lecture repose justement sur un modèle cyclique, et que nous sommes alors tentés de diagnostiquer comme conjoncturelle une crise qui en réalité est continue, ébranle l'idée de croissance et interroge l'avenir de la planète²¹. À partir de là, plusieurs discours politiques sont possibles : le discours de l'urgence écologique, le discours néo-marxiste qui voit dans la crise actuelle la fin du capitalisme, ou encore les discours qui, même modérés, ne croient pas qu'un simple replâtrage de la social-démocratie éteindra la crise. Mais ce problème, sortir du modèle périodique, c'est aussi celui qui était au centre du naturalisme zolien, parce que la pensée de Zola était tout entière prise dans la dialectique de l'éternel retour et du progrès. Nous le voyons bien, lorsque dans ses notes générales de 1868-1869 « sur la marche de l'œuvre », à propos du double mouvement d'ascension et de chute des enfants de 1789 que sont les Rougon-Macquart, Zola écrit :

Il faut *absolument* remarquer ceci : je ne nie pas la grandeur de l'effort de l'élan moderne, je ne nie pas que nous puissions aller plus ou moins à la liberté, à la justice. Seulement ma croyance est que les hommes seront toujours des hommes, des animaux bons ou mauvais selon les circonstances.²²

Tel est le scrupule progressiste de Zola au moment d'entamer son épopée de l'élévation et de la chute des Rougon et des Macquart. Cette dialectique de l'expansion et de l'éternel retour, c'est celle qu'Auguste Dezalay a magistralement exposée dans son livre *L'opéra des Rougon-Macquart*. Et comme nous l'apprenons dans le dernier numéro des *Cahiers naturalistes*, c'est aussi celle qu'envisagent les travaux plus récents de Niklas Bender, qui nous montrent la série de Zola soumise aux deux paradigmes concurrents du biologique et de l'historique²³.

Pourquoi la notion même de naturalisme pose-t-elle par excellence la question de la sortie de crise ? Cela apparaît très nettement dans le dossier préparatoire de *Germinal*. L'un des ouvrages que Zola a parcourus pour mettre au point la partie socialiste du roman est le livre d'Émile de Laveleye intitulé *Le Socialisme contemporain* (2^e édition de 1883)²⁴. Lorsqu'on lit l'introduction de cet ouvrage, on est frappé par la page X dans laquelle Laveleye oppose le darwinisme social au christianisme et au socialisme. Le darwinisme affirme que « les sociétés humaines » iront au « plus grand bien général » en donnant libre cours à la concurrence entre les hommes et « en laissant agir les lois naturelles ». Le christianisme et le socialisme ont au contraire en commun de soumettre « les prétendues lois naturelles à la loi de justice »²⁵. Cette page est frappante parce que d'une part Laveleye qualifie le darwinisme social d'« optimisme naturaliste », d'autre part il reproche aux socialistes d'adopter « les théories darwiniennes qui condamnent leurs revendications égalitaires ». Le libéralisme est donc un naturalisme, comme l'énoncent explicitement certains de nos manuels d'histoire des théories économiques²⁶. Mais c'est un sens du mot que nous avons tendance à oublier, et nous pouvons nous demander comment Zola lui-même, pour lequel le terme « naturalisme » n'était peut-être pas qu'un vain étendard, a pu lire, au moment même

²¹. Olivier Mongin et Marc-Olivier Padis, « Une crise qui n'est pas seulement économique », *Esprit*, novembre 2009, p. 7-12.

²². Émile Zola, « Notes générales sur la marche de l'œuvre » [1868-1869], in *Les Rougon-Macquart*, vol. V, *op. cit.*, p. 1739.

²³. Niklas Bender, *La lutte des paradigmes. La littérature entre histoire, biologie et médecine (Flaubert, Zola, Fontane)*, Amsterdam – New York, Rodopi « faux titre », 2010, 556 p. Voir le compte rendu de Stéphane Zékian dans les *Cahiers naturalistes*, n°85, 2011, p. 318.

²⁴. Émile de Laveleye, *Socialisme contemporain*, 2^e éd., Paris, Baillière, 1883.

²⁵. *Ibid*, p. X.

²⁶. Alain Barrère et alii, *Histoire de la pensée et de l'analyse économiques*, t. I, Paris, Cujas, 1994.

où la préparation de *Germinal* l'ébranlait idéologiquement, cette page où Laveleye qualifie de naturaliste « toute l'économie politique orthodoxe », c'est-à-dire le règne du « laissez-faire, laisser passer ».

Il n'est pas étonnant que les notes de lecture de Zola sur le livre de Laveleye commencent précisément sur ce passage²⁷, car si le socialisme doit être présenté dans le roman comme l'issue des crises, faudra-t-il le défendre sous sa forme insurrectionnelle ou sous une forme évolutionniste ? Nous savons que cette question est au centre de l'élaboration des personnages d'Étienne, de Rasseneur ou de Souvarine. Elle recouvre un débat fondamental. Car si le monde agité des crises et de la concurrence est d'essence naturaliste, ne faut-il pas abjurer le naturalisme pour dire le progrès ? Ou est-ce que le naturalisme peut aussi se retourner, tel un *pharmakon*, pour faire advenir la Cité de justice et de bonheur ? La réponse à cette dernière question est oui, mais elle ne vient que dans les toutes dernières pages de *Germinal*, qui est en définitive un récit de conversion. C'est le passage où Étienne se demande :

Darwin avait-il donc raison, le monde ne serait-il qu'une bataille, les forts mangeant les faibles, pour la beauté et la continuité de l'espèce ?²⁸

Mais le personnage a enfin « une idée qui dissip[e] ses doutes » (et ce sont les doutes de Zola qui se dissipent du même coup) :

S'il fallait qu'une classe fût mangée, n'était-ce pas le peuple, vivace, neuf encore, qui mangerait la bourgeoisie épuisée de jouissance ?²⁹

Voilà, par cette phrase elle-même construite comme une péripétie, le socialisme réconcilié avec l'optimisme naturaliste du darwinisme social, en dépit de la critique d'Émile de Laveleye. Voilà le naturalisme crédité de la possibilité de la sortie des crises et du coup de la faculté d'opérer la transition entre les cycles romanesques de Zola. La vie, l'argent, aura-t-il coutume de dire, ce sont des forces qui ne sont ni bonnes ni mauvaises en soi. De la même manière, l'esthétique naturaliste, qui est le moyen de représenter ces forces, peut dire l'évolution vers la justice. – Même si entre-temps, comme Henri Mitterand l'a bien montré dans ses études de *Germinal*³⁰, la naturalisation des rapports de classe et des cycles de crise apparaît comme un biais idéologique qui ajourne la révolte.

Ce qui doit nous passionner chez Zola dans l'analyse des crises, c'est sa capacité de changer de modèle de représentation, entre d'une part *Germinal* et *L'Argent*, d'autre part un roman comme *Travail*. En résumé, Zola a représenté la crise dans le sens physiologique du terme. Il a abstrait ce modèle biologique pour offrir une représentation hystérisée de l'économie. Puis il a éprouvé les limites d'une naturalisation de l'économie qui l'enfermait dans la notion de périodicité. Certains nous disent aujourd'hui : pensons la crise comme Fernand Braudel a réfléchi dans *La Méditerranée*, par plans étagés³¹. Braudel examinait le temps long de la géographie, les tectoniques sociales et économiques, le temps des individus et de l'agitation politique ; réfléchissons quant à nous au temps long de l'écologie, au temps moyen de l'inégalité des revenus (mais aussi du basculement de la croissance vers les pays émergents), enfin au temps court de la crise du capitalisme financier.

Mais on peut se demander si ce n'est pas précisément la réflexion qu'a développée Zola en sa carrière. La friction entre temps court des appétits et des crises et temps moyen de la restauration de la justice, c'est bien celle qu'il éprouvait quand il interrogeait en 1868 son propre progressisme ou en 1885 son propre naturalisme. Quant au temps long de Braudel, ce n'est peut-être pas chez Zola celui de l'écologie, car il n'a pas comme Jules Verne d'obsession de la finitude de la nature, mais c'est celui de ce qu'il appelle tout simplement la « vie ». Dès lors, c'est peut-être un roman comme *Travail* que nous pourrions relire

²⁷. Dossier préparatoire de *Germinal*, Ms 10308, f° 343.

²⁸. *Germinal*, *op. cit.*, p. 1589.

²⁹. *Ibid.*

³⁰. Henri Mitterand, *Le Discours du roman*, Paris, PUF, « Écriture », 1986. Voir les trois articles [1971-1972] des p. 123 à 143, et tout particulièrement les conclusions des p. 147-178 et p. 156.

³¹. Éloi Laurent, « Ni péripétie, ni cataclysme », *Esprit*, novembre 2009, p. 13-16.

aujourd'hui. Pas du tout pour son contenu fouriériste, ni pour l'utopie d'ailleurs assez suspecte qu'il développe, mais parce qu'il représente une expérience de sortie de crise et une transition intellectuelle, sous la seule contrainte de la poétique romanesque et de la lisibilité. Vous avez vu qu'en ce moment, la science qui donne des leçons en matière de changement de paradigme, c'est la physique. Aussi bien la physique des neutrinos³² que l'astronomie, qui remplace le modèle pluriséculaire de l'horlogerie céleste par une théorie du chaos³³. Zola a en littérature la qualité d'avoir pareillement changé de modèle, abandonnant l'idée de périodicité des crises entre *Les Rougon-Macquart* et les *Évangiles*. L'exemple du roman *Travail*, où revient sans cesse le mot « expérience », nous amène à penser que ce qu'il nous faudrait aujourd'hui, en notre crise, c'est un roman expérimental de ce genre, parce que ce récit-là occuperait une position que ne peuvent occuper aucune étude de prospective économique ni aucun discours politique.

³². « Le doute scientifique, une attitude exemplaire », éditorial, *Le Monde*, 26 septembre 2011.

³³. Cédric Villani, « Le papillon cosmique », *Le Monde* supplément Science & Techno, 24 septembre 2011, p. 1.